

BEYROUK



PARIAS

roman

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**

PARIAS. Tout ramène le père et le fils, dont les récits alternent dans cet envoûtant roman, au drame qui a fait éclater leur famille.

Le père est en prison. Dans une longue mélopée adressée à la femme qu'il est parvenu à épouser et qu'il aime encore aveuglément, il convoque les prémices enchantées de leur histoire et les souvenirs des jours heureux, mais également l'engrenage des mensonges et de la jalousie. Pour elle, le jeune étudiant issu d'une tribu nomade était prêt à tout : s'inventer un passé, rompre avec les siens, vendre son cheptel et, grâce à cet argent, lui offrir l'avenir chimérique dont elle rêvait. Maintenant que tout est perdu, il se remémore ce monde du désert qu'elle méprisait, la vie d'errance à laquelle il a renoncé, au rythme du soleil, des étoiles et des bêtes.

Leur fils, enfant des quartiers pauvres, n'a pas supporté le silence des dunes, l'école coranique, l'eau qu'il fallait aller puiser. Il s'est vite réfugié chez des amis de ses parents. Les batailles rangées entre bandes rivales, les soirs à regarder le foot à la télévision, les menus larcins, l'empêchent de trop penser à sa mère, qu'il adorait. Parfois, il traîne aux alentours de la prison. Et aussi près de la maison de sa petite sœur Malika, qui lui manque mais qu'on lui interdit de revoir.

En écho à la voix puissante et désespérée de son père, celle naïve et bouleversante du garçon vient ancrer la tragédie intime qu'ils partagent dans un saisissant contraste entre croissance urbaine et habitudes ancestrales des Bédouins. Ce n'est pas la moindre qualité de *Parias* que d'inscrire dans l'universel ces destins si singuliers avec une telle force d'émotion.

BEYROUK est né à Atar, en Mauritanie. Créateur en 1988 du premier journal indépendant de son pays, il n'a cessé de militer pour les libertés de la presse et d'opinion. Il est l'auteur d'une œuvre déjà importante, essentiellement publiée chez Elyzad en Tunisie.

BEYROUK

PARIAS

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE SÉGUIER, PARIS VI
2021

© *Sabine Wespieser éditeur, 2021*

DU MÊME AUTEUR

ET LE CIEL A OUBLIÉ DE PLEUVOIR

Dapper, 2006

NOUVELLES DU DÉSERT

Présence Africaine, 2009

LE GRIOT DE L'ÉMIR

Elyzad, 2013

LE TAMBOUR DES LARMES

Elyzad, 2015

(prix Ahmadou-Kourouma et prix du Roman métis des lycéens 2016)

JE SUIS SEUL

Elyzad, 2018

RIEN NE ME PARLE

Elyzad, 2021

LE PÈRE

MA VIE,

Je t'écris à travers les mots, tu sais bien combien ils savent cacher les choses, les mots. Je t'écris au-delà de cet écran noir qui veut nous séparer, ce fleuve de vacarme et d'oubli. Je veux traverser les frontières de l'inconnu et aller vers toi, dans ton royaume de lumières, là où tu m'attendras, en silence. Je veux te rencontrer au-delà des mots.

Tu sais bien, ma chérie, que je ne sais pas parler, tu sais bien que mes vérités crient en moi, mais ne savent pas aller ensemble, s'accompagner, devenir des phrases, un discours. L'essentiel de ma vérité gît au fond de moi, et c'est seulement quand je crie ou pleure que du tréfonds de moi émergent des filaments. C'est le moment des vérités jaillissantes, mais aussi des folies incertaines, tu connais ces moments. Je ne sais pas parler. Voilà pourquoi je t'écris. Mais en vérité je ne sais pas non plus écrire, je sais seulement tracer des larmes noires sur le papier tout blanc.

Autour de moi il n'y a rien, mon âme, il n'y a pas de murs lépreux sur lesquels la misère a écrit des douleurs, il n'y a pas ces hommes couchés sur des grabats, las, misérables et qui attendent un appel inaudible du destin, il n'y a pas ces grilles horribles qui laissent

passer les odeurs nauséabondes de la cour, il n'y a pas ces bruits qui grouillent dans l'air, ponctués souvent par des cris, il n'y a même pas Ali, si présent, qui veut être mon ami et a décidé d'étendre sur ma tête le pan de sa sollicitude. Non, ici, il n'y a personne. Il n'y a que toi, qui emplis mon cerveau et cette immense bâtisse de ton intouchable présence.

Ils sont pourtant nombreux. Ils remplissent l'espace de leurs grognements, ils rient, ils crient, ils chantent, ils pleurent, ils revendiquent la vie à plein gosier. Ils ne savent pas qu'ils sont déjà morts. Les autres, ceux qui voient le soleil se lever, leur ont définitivement apposé des marques sur le front, et ils les porteront toujours, ces stigmates-là, ce sont les signes du rejet hors tout, le fer rouge sur leur conscience... Les autres ne vous verront plus, ne vous écouteront plus, ils ont écrit quelque chose sur les carnets de votre destin. Et quand ils l'ouvriront, le petit carnet, vos noms seront là, bien soulignés, gravés de la couleur sombre de l'exclusion, et ils hocheront la tête et vous regarderont avec mépris, avec pitié pour les meilleurs d'entre eux, et ils diront : « Ah, non, désolés, vous êtes déjà finis, rayés de la liste de ceux qui vivent parce qu'on les regarde, vous... pardonnez-nous, au suivant. »

Pour moi, ma chérie, c'est différent : je suis d'ailleurs, je ne revendique pas d'avenir, je ne demande aucun siège pour assister au spectacle, je ne veux plus de place parmi les vivants, je suis seulement avec toi, dans ton infini, dans ton absolu, dans tes joues, dans tes reins, dans tes yeux qui se sont éteints et sont restés allumés en moi.

Diallo vient de m'offrir un verre de thé, il est venu s'asseoir à côté de moi, et il me l'a tendu, subrepticement, sous le boubou. Il est interdit de boire du thé ici, il est interdit de faire pénétrer un réchaud, d'allumer du feu, de fumer, de trop rire, de... Il y a tellement

d'interdits ici, et aussi une telle permissivité. Diallo ne peut se passer de thé, il dit que c'est sa drogue à lui, il a un petit réchaud à gaz apporté là je ne sais comment et qui échappe chaque fois aux fouilles. Diallo, c'est un homme parfait, jamais de bagarres, jamais de grands cris, ami avec tout le monde, pieux même, surtout le vendredi, et puis il a une belle voix, il aime chanter tout bas, sa voix fluide rappelle les nuits de vide, d'absolue solitude, comme le soir au sommet d'une haute dune, quand partout tout se tait, sa voix me rappelle toi aussi, quand tu penchais la tête et chantais le *tebbrae*, cette poésie des femmes amoureuses que tu aimais tant. Diallo dit chaque jour qu'il va être libéré le lendemain, il ne peut rester en prison, sa fiancée l'attend. Elle s'appelle Raki, sa fiancée. Et, chaque jour, Diallo attend qu'on l'appelle, qu'on lui dise : « Diallo, tu es libre, et Raki est là qui t'attend. » Mais l'appel ne vient pas, son nom ne résonne pas entre les murs de nos cachots. « Peut-être ils m'ont un peu oublié, mais ils se rappelleront demain. » Parce que Diallo n'a aucunement conscience d'avoir un jour fauté, il ne fait rien de mal, le seul délit qu'il commet, c'est voler parfois un mouton, ah ça oui, parce qu'il aime la viande fraîche, il ne peut pas en acheter, mais il ne peut pas s'en passer, « Ah ça oui, je ne peux m'en passer ».

Tu vois, chérie, chacun a sa vie, avec ses invraisemblances et ses inattendus. Où donc commence-t-elle, la vie ? Pas avec la naissance. Seulement quand l'inattendu, l'invraisemblable apparaissent, quand vient en chacun de nous la folie qui va l'habiter, la passion qui lui appartiendra en propre, alors lui sera lui, alors il existera vraiment. Moi, ma folie a commencé...

Où donc débute ma folie et où se termine-t-elle ? Non, elle n'est pas terminée, même après toi. Elle n'a pas de début non plus, parce que je t'attendais. Je savais qu'on frapperait un jour à ma porte, j'ai toujours su que ma vie serait bouleversée, que l'improbable

arriverait. Tu sais, je ne suis pas de ceux qui attendent indéfiniment le jour qui ressemblera au jour, la nuit qui ressemblera à la nuit, non, je ne suis pas de ceux-là qui prennent la rue qu'empruntent tous les autres, heureux parmi la foule, contents de n'être pas un. Quand nous revenions du puits, j'étais le seul à prendre un chemin que les pas des bêtes et des hommes n'avaient pas marqué, je créais ma voie, au risque de me perdre et de mourir assoiffé peut-être, mais je créais ma voie.

Où donc est né le grand chemin, le cheval fou qui nous a emportés tous les deux ? Il n'y a qu'un seul moment, le premier, que je veux me rappeler.

Tu riais fort en me regardant, j'étais aveugle, j'étais déjà aveugle, je balançais les bras, je fermais les yeux, et je poussais des « ah » hagards et déjà fatigués. Au-dehors on entendait les sifflements des bombes lacrymogènes, et les cris des manifestants. Je m'étais engouffré, sans savoir comment, dans la première porte ouverte, les yeux fermés, ta mère m'a jeté tout un seau d'eau au visage, je me frottai les yeux, et je n'arrêtais pas de murmurer les slogans que j'avais criés toute la journée et qui m'habitaient la gorge. Et, peu à peu, le brouillard s'est dissipé, et je t'ai vue, tu riais, tu disais : « Il se débat, il ne sait même pas où il est et il insulte le gouvernement », et tu t'esclaffais encore. Ma chemise déchirée, ma tignasse désordonnée, mes yeux en larmes ne t'émouvaient pas, tu me trouvais seulement ridicule. J'étais tout étonné de me trouver en face de cette belle jeune fille qui se gaussait de ma peine et voyait le burlesque là où je n'en imaginai point. Dehors, les cris des manifestants et les fracas des bombes lacrymogènes remplissaient encore l'espace et, dépité, j'ai esquissé un geste pour y retourner, mais ta mère m'a retenu : « Non, c'est fini, votre manif, tu vas être facilement arrêté, reste ! Le temps que ça passe un peu. » Je ne

voulais plus partir en vérité, seulement te prouver, à toi, que je n'étais pas un sot ni un couard, je ne voulais plus te quitter, j'étais rivé à ces yeux qui se moquaient de moi, à ce visage de houri éclairé par le rire et à ce corps radieux qui criait la jeunesse.

Ah oui, on a bien souvent, ensemble, remonté le temps, pour s'arrêter à cette heure, tu répétais à chaque fois qu'en réalité, à ce moment, je ne te disais rien, que je ressemblais à un écureuil traqué, que j'avais les oreilles en embuscade et les yeux rouges, et que j'étais moche, les habits en lambeaux et le verbe tremblant. Et moi, je mentais un peu pour ne pas être en reste, et je disais : « J'ai vu une jeune fille qui riait niaisement, un Harlequin à la main, se marrait de voir un homme poursuivi et souffrant, une gamine, turbulente et gâtée, qui sortait d'une mauvaise lecture et qui, plus que d'un roman niais, avait besoin d'une bonne fessée. » Mes misères et mes joies portèrent dorénavant ton nom.

Ma chérie,

Je pardonne tout. Mes souffrances à côté de toi, aujourd'hui que je m'en souviens, étaient délices, je ne le savais pas à l'époque parce que je ne savais rien, mais j'ai compris, en contemplant le miroir de ma vie, que tu en étais l'unique reflet.

Bientôt, il paraît que je comparâtrai devant eux. Ils vont m'interroger, j'entends déjà la voix du juge : « Nom, prénom, profession », des simagrées qui vont durer longtemps, et j'aurai même un avocat, j'ai refusé d'en prendre un, mais ils en ont commis un d'office. C'est pour la danse. Il faut être plusieurs. Alors mon avocat chantera pour moi, et toute la salle croassera alors que moi, l'accusé, je serai ailleurs. Ils ne savent pas. Ils ne savent rien. Comment pourraient-ils savoir alors qu'ils n'étaient pas nous, quand nous regardions le ciel et que nous prenions des paris sur la vitesse de la lune et des nuages ? La rondeur de l'astre plein éclairait la